

Patrick SENÉCAL

# MALPHAS

1. LE CAS DES CASIERS CARNASSIERS



Extrait de la publication



ALIRE







**MALPHAS - I**  
**LE CAS DES CASIERS CARNASSIERS**

## DU MÊME AUTEUR

*5150, rue des Ormes.* Roman.

Laval: Guy Saint-Jean Éditeur, 1994 (épuisé).

Beauport: Alire, Romans 045, 2001.

Lévis: Alire, GF, 2009.

*Le Passager.* Roman.

Laval: Guy Saint-Jean Éditeur, 1995 (épuisé).

Lévis: Alire, Romans 066, 2003.

*Sur le seuil.* Roman.

Beauport: Alire, Romans 015, 1998.

Lévis: Alire, GF, 2003.

*Aliss.* Roman.

Beauport: Alire, Romans 039, 2000.

*Les Sept Jours du talion.* Roman.

Lévis: Alire, Romans 059, 2002.

Lévis: Alire, GF, 2010.

*Oniria.* Roman.

Lévis: Alire, Romans 076, 2004.

*Le Vide.* Roman.

Lévis, Alire, GF, 2007.

*Le Vide 1. Vivre au Max*

*Le Vide 2. Flambeaux*

Lévis, Alire, Romans 109-110, 2008.

*Hell.com.* Roman.

Lévis, Alire, GF, 2009.

Lévis: Alire, Romans 136, 2010.

**MALPHAS - I**

**LE CAS DES  
CASIERS CARNASSIERS**

PATRICK SENÉCAL



Illustration de couverture: BERNARD DUCHESNE

Photographie: KARINE PATRY

Distributeurs exclusifs :

Canada et États-Unis :

**Messageries ADP**

2315, rue de la Province  
Longueuil (Québec) Canada  
J4G 1G4  
Téléphone: 450-640-1237  
Télécopieur: 450-674-6237

France et autres pays :

**Interforum editis**

Immeuble Paryseine  
3, Allée de la Seine, 94854 Ivry Cedex  
Tél. : 33 (0) 4 49 59 11 56/91  
Télécopieur: 33 (0) 1 49 59 11 33  
Service commande France Métropolitaine  
Tél. : 33 (0) 2 38 32 71 00  
Télécopieur: 33 (0) 2 38 32 71 28  
Service commandes Export-DOM-TOM  
Télécopieur: 33 (0) 2 38 32 78 86  
Internet : [www.interforum.fr](http://www.interforum.fr)  
Courriel : [cdes-export@interforum.fr](mailto:cdes-export@interforum.fr)

Suisse :

**Interforum editis Suisse**

Case postale 69 – CH 1701 Fribourg – Suisse  
Téléphone: 41 (0) 26 460 80 60  
Télécopieur: 41 (0) 26 460 80 68  
Internet : [www.interforumsuisse.ch](http://www.interforumsuisse.ch)  
Courriel : [office@interforumsuisse.ch](mailto:office@interforumsuisse.ch)  
Distributeur : OLS S.A.  
Zl. 3, Corminboeuf  
Case postale 1061 – CH 1701 Fribourg – Suisse  
Commandes :  
Tél. : 41 (0) 26 467 53 33  
Télécopieur: 41 (0) 26 467 55 66  
Internet : [www.olf.ch](http://www.olf.ch)  
Courriel : [information@olf.ch](mailto:information@olf.ch)  
Belgique et Luxembourg :  
**Interforum Benelux S.A.**  
Fond Jean-Pâques, 6, B-1348 Louvain-La-Neuve  
Tél. : 00 32 10 42 03 20  
Télécopieur: 00 32 10 41 20 24  
Internet : [www.interforum.be](http://www.interforum.be)  
Courriel : [info@interforum.be](mailto:info@interforum.be)

Pour toute information supplémentaire

**LES ÉDITIONS ALIRE INC.**

C. P. 67, Succ. B, Québec (Qc) Canada G1K 7A1  
Tél. : 418-835-4441 Fax : 418-838-4443  
Courriel : [info@alire.com](mailto:info@alire.com)  
Internet : [www.alire.com](http://www.alire.com)

Les Éditions Alire inc. bénéficient des programmes d'aide à l'édition de la Société de développement des entreprises culturelles du Québec (SODEC), du Conseil des Arts du Canada (CAC) et reconnaissent l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du Livre du Canada (FLC) pour leurs activités d'édition. Nous remercions également le gouvernement du Canada de son soutien financier pour nos activités de traduction dans le cadre du Programme national de traduction pour l'édition du livre.

Gouvernement du Québec – Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres – Gestion Sodec.

**TOUS DROITS DE TRADUCTION, DE REPRODUCTION  
ET D'ADAPTATION RÉSERVÉS**

Dépôt légal : 4<sup>e</sup> trimestre 2011  
Bibliothèque nationale du Québec  
Bibliothèque nationale du Canada

© 2011 ÉDITIONS ALIRE INC. & PATRICK SENÉCAL



*À René,  
parce qu'on se trouve ben drôles*



# TABLE DES MATIÈRES

1980 – PLAN LARGE .....	1
CHAPITRE UN .....	5
<i>Qui tient lieu d'introduction et de mise en place</i>	
CHAPITRE DEUX .....	35
<i>Où l'on assiste à la rentrée, dans la joie     et l'allégresse</i>	
CHAPITRE TROIS .....	55
<i>Où il est démontré qu'une telle journée     ne pouvait se terminer qu'en bad trip</i>	
CHAPITRE QUATRE .....	87
<i>Où il est démontré que la foudre peut frapper     deux fois (presque) au même endroit</i>	
CHAPITRE CINQ .....	103
<i>Où apparaissent des hasards qui, ma foi,     sont plutôt troublants</i>	
CHAPITRE SIX .....	129
<i>Où un prof joue au flic</i>	
CHAPITRE SEPT .....	161
<i>Où il est démontré qu'un répit     est souvent de courte durée</i>	
CHAPITRE HUIT .....	193
<i>Où l'on constate que le samedi n'est pas     un moment de repos pour tout le monde</i>	
CHAPITRE NEUF .....	247
<i>Où tout s'explique enfin, du moins     si l'on peut appeler ça une explication</i>	
CHAPITRE DIX .....	283
<i>Où l'on a droit à l'inévitable affrontement et     à la non moins inévitable course contre la montre</i>	
CHAPITRE ONZE .....	325
<i>Où il est démontré que ce n'est pas fini     tant que ce n'est pas fini</i>	
1980 – PLAN LARGE (SUITE) .....	335



# 1980

## PLAN LARGE

*Pour trouver de l'animation dans la petite ville de Saint-Trailouin en cette fin d'après-midi du 28 juillet, il fallait se rendre au bout de la rue Georgia où se déroulait l'événement de l'année : l'inauguration officielle du cégep. Même si la plupart des habitants de l'endroit affichaient au départ un solide scepticisme (un cégep dans une ville de douze mille âmes ? Quelle idée absurde !), ils ressentaient maintenant beaucoup d'excitation si l'on se fiait à la foule considérable massée devant la façade du nouvel édifice qui s'élevait au centre de ce grand champ enfin utilisé à quelque chose. Sur une estrade érigée pour l'occasion, le directeur général de l'établissement, un grassouillet qui ne devait même pas avoir trente ans, livrait son discours, un peu perdu dans ses papiers et légèrement confus dans ses propos, ce qui n'empêchait pas tout le monde de l'écouter avec fierté : le maire, le capitaine de police accompagné de cinq ou six officiers, les notables de la ville, ainsi que près de trois cents habitants de Saint-Trailouin. Le soleil était au rendez-vous et éclairait généreusement le nom du nouveau cégep inscrit en lettres de pierre au-dessus de la grande porte principale : Malphas.*

— *Je suis le premier directeur général de cette institution, clama le DG. Et j'espère bien en être le dernier!*

*Réalisant la maladresse de sa formule, il rectifia le tir avec plus ou moins de succès, puis il présenta le directeur pédagogique, un homme connu de toute la ville, non seulement parce qu'il possédait la mine de fer de la région, mais parce qu'il s'était battu pendant six ans pour la création de ce cégep. Sous les applaudissements bien nourris, le héros du jour marcha vers le micro. L'homme en début de quarantaine, déjà presque chauve, souriait avec chaleur malgré son air hautain. Il remercia tout le monde, se dit particulièrement heureux d'avoir mené ce projet jusqu'au bout et d'être le premier directeur pédagogique de Malphas, même si pour cela il devait délaissier la direction de la mine.*

— *Ceux qui me connaissent savent à quel point l'éducation a toujours été fondamentale pour moi. « Après le pain, l'éducation est le premier besoin d'un peuple », disait Danton. Et d'autres citoyens de cette ville, bien avant moi, considéraient l'instruction comme la base essentielle de l'homo sapiens. Au début du siècle, un notable de Saint-Trailouin s'est battu pour l'éducation obligatoire et accessible pour tous. Cet homme s'appelait Benoît Malphas et hélas! il a sombré dans l'oubli. Mais mon grand-père l'admirait, et il m'a parlé de lui durant toute mon enfance. Je n'ai pas oublié et j'ai tenu à poursuivre le combat de ce Malphas. C'est donc en son honneur que j'ai donné son nom à notre nouveau cégep. Je compte bien montrer au reste du Québec qu'un cégep en région éloignée peut être aussi performant et aussi prestigieux que ceux des grands centres urbains, et même plus encore! Sol lucet omnibus! Malphas deviendra un sémaphore*

*qui guidera des générations entières d'adolescents, un exemple à suivre pour tous ! Et pour démontrer ma totale confiance dans cette mission, mon propre fils sera de la première cohorte d'élèves à la rentrée dans un mois !*

*Là-dessus, il pointa son doigt vers un groupe derrière lui sur l'estrade, au centre duquel on apercevait un adolescent d'environ dix-sept ans, ressemblant fort à son père mais en plus effacé. En entendant les applaudissements, l'adolescent leva une main en guise de remerciement, le sourire intimidé mais fier. À sa droite, sa mère gardait les mains croisées devant elle et observait son mari avec un dédain par trop évident.*

*On présenta le reste de l'équipe ainsi que les professeurs, présents sur l'estrade. On comptait parmi ceux-ci bon nombre de nouveaux venus dans la région et on les applaudit avec un mélange de curiosité et de méfiance. Enfin, on passa aux photos officielles. À l'avant-scène se réunirent le directeur général, le directeur pédagogique avec son fils et sa femme, le maire et quelques professeurs préalablement choisis. À l'exception de la femme du directeur pédagogique, tout le monde souriait au photographe. Lorsque ce dernier eut pris son cliché, il abaissa son appareil et fronça les sourcils, le regard dirigé en hauteur derrière le groupe.*

*— Tiens, c'est quoi, ça ?*

*Les gens sur l'estrade se retournèrent tandis que la foule levait les yeux. Au loin dans l'azur, un nuage noir grossissait peu à peu, une masse formée de plusieurs petites taches sombres et mouvantes, telles des cendres voletantes.*

*— Ça ressemble à une volée d'oiseaux, proposa le directeur général.*

*Dans l'assistance, les gens étaient maintenant intrigués. Le capitaine de la police eut une petite moue et confia à l'un de ses hommes près de lui, un jeune lieutenant :*

*— On dirait des corbeaux...*

*La nuée opaque grossissait toujours, s'approchait, se dirigeait manifestement vers Malphas.*

*— Mais... ils sont des centaines ! s'étonna l'un des professeurs.*

*Tout le monde fixait le nuage vivant duquel provenait maintenant une cacophonie diffuse de croassements aériens. Tous les visages exprimaient la curiosité et l'étonnement, sauf celui du directeur pédagogique, impassible.*

*Et les corbeaux approchaient.*



## CHAPITRE UN

### *Qui tient lieu d'introduction et de mise en place*

Ce gars-là n'a pas de vie sexuelle, j'en mettrais mon bras complet au feu. S'il en a une, il la consomme en solo. Je ne peux pas croire qu'il baise hebdomadairement une improbable épouse. Ou, alors, il n'a pas touché à sa femme depuis la publication du rapport Hite. Je sais qu'il ne faut pas se fier aux apparences, mais ce que dégage Rupert Archlax est aussi incompatible avec toute forme de libido qu'un hérisson l'est avec un lit d'eau. Non pas que ce quadragénaire avancé soit spécialement repoussant. Terne, oui, avec ses courts cheveux frisés poivre et sel, son menton large et flasque comme si tout le poids de son visage s'y concentrait, ses lunettes d'écaille d'un autre siècle qui agrandissent à peine ses petits yeux bruns inexpressifs, son complet beige un peu trop grand sur son corps plutôt mince. Mais pas spécialement laid. Seulement, son aura est à peu près aussi stimulante que celle d'un lave-vaisselle.

Il sonde mon CV depuis environ cinq minutes, en silence, la face impavide, et je songe sérieusement à claquer dans mes mains pour lui rappeler ma présence lorsqu'il parle enfin, d'une voix douce et agréable, les yeux toujours rivés sur le résumé de ma vie professionnelle.

— Julien Sarkozy, c'est votre vrai nom ?

— Absolument. Je m'appelle vraiment Julien.

Je suis tellement habitué à user de cette répartie que j'ai presque oublié qu'il s'agit d'une boutade. Mon nouveau patron étire ses lèvres vers le haut. Ce clone de Buster Keaton connaît donc le mode d'emploi du sourire ?

— Pas mal, pas mal. Non, je parlais, bien sûr, de votre patronyme.

J'avais compris, ma chouette, merci de la précision. Je pousse un petit soupir.

— Oui, je m'appelle Sarkozy.

Criss, j'ai vraiment pas de chance, quand même, avouez ! Tant qu'à être pris avec le nom d'un politicien célèbre, pourquoi pas Lévesque ou Mandela ? Mais non, il a fallu que je tombe sur un nabot de droite français qui, en accédant au pouvoir il y a quelques années, a rendu ma vie infernale. Heureusement que ma mère est devenue sénile avant que ledit connard soit élu, sinon elle en aurait fait une syncope.

Archlax, qui ne sourit plus (l'extraordinaire, par définition, est de courte durée), affiche une petite lippe hideuse, un rapprochement des lèvres vers l'avant qui évoque vaguement un baiser tout à fait incongru sur une bouche aussi asexuée.

— Les élèves vont sans doute réagir à un tel nom... Du moins, ceux qui auront un minimum de culture politique pour faire le lien.

Il me regarde enfin. Ça rassure.

— À votre ancien cégep, c'était le cas ?

— Il y en avait une couple qui se moquaient de mon nom, oui, mais c'était pas vraiment méchant.

Je ne précise pas qu'à ceux-là, je leur faisais rapidement passer l'envie de persister dans leurs sarcasmes. Archlax revient à mon CV.

— Votre ancien cégep, c'était celui de... Attendez... Drummondville, c'est ça ?

Puisque c'est écrit là, ma chouette. Tu veux me faire passer un test pour t'assurer que je me souviens de ma propre vie ? Je me contente de répondre un « C'est exact » tout à fait approprié. Même si cette rencontre n'est pas une entrevue, même si l'on m'avait déjà assuré que j'étais engagé, il m'apparaît prudent de demeurer courtois, du moins pour cette première rencontre, même si Archlax, qui connaît évidemment mon dossier, doit se faire certaines idées sur l'homme devant lui. D'ailleurs, comme s'il me testait, il demande :

— Pourquoi quitter une ville en plein centre du Québec pour venir travailler dans notre région si lointaine ?

Je bouge légèrement mon cul sur la chaise, mouille mes lèvres comme si je m'apprêtais à bouffer une chatte et articule de la voix la plus neutre possible :

— Disons que j'avais pas vraiment le choix...

Il hoche la tête, comme s'il comprenait. Pourtant, je ne sens aucun malaise ou jugement dans son attitude. En fait, je le sens même un peu résigné, comme s'il était habitué à ce genre de réponse. Je crois bon d'ajouter :

— Mais ça tombe bien. J'ai vécu un divorce dernièrement. L'éloignement et le calme vont m'être bénéfiques.

— Pour ce qui est de l'éloignement, vous ne pouviez pas mieux tomber qu'à Saint-Trailouin.

— Et le calme ?

Il ne relève pas, concentré à nouveau sur mon CV. Mais qu'est-ce qu'il espère y trouver, un code secret lui expliquant l'origine des géoglyphes de Nazca ? Je reluque vers le petit présentoir sur son bureau : « Rupert Archlax II, directeur pédagogique ». J'imagine que

le « II » fait plus alluré que « Jr ». Sur le mur, une photo encadrée montre Archlax deuxième du nom, souriant, entouré de cinq ou six étudiants. Archlax y arbore un sourire plutôt convaincant. La légende sous le cadre indique : « Rupert Archlax II, DP du cégep Malphas, entouré de quelques élèves de l'établissement ». Archlax junior sait-il que DP est aussi l'abréviation pour « double pénétration » ? Pas sûr. Je laisse mon regard errer ailleurs, vers la fenêtre, qui, malgré sa grandeur, illumine chichement la pièce. De l'autre côté, un corbeau est perché sur la corniche et me considère sans bouger. Effronté, le volatile.

Double-Pénétration dépose enfin mon CV sur le bureau, croise ses longs doigts et commence son boniment.

— Malphas est un petit cégep de 770 élèves, monsieur Sarkozy, donc à peu près tout le monde se connaît, ce qui crée une dynamique de franche camaraderie. Nous sommes le seul cégep dans une superficie de 7500 kilomètres carrés, nous avons donc des jeunes qui viennent de Saint-Trailouin, certes, mais une bonne partie provient des environs. Plusieurs nous arrivent même des quatre coins du Québec.

— Pourquoi venir de si loin ? Est-ce qu'il y a un programme particulier ici ?

— Non, pas vraiment. Disons que... bon nombre d'étudiants sont ici parce qu'aucun autre cégep ne les a acceptés.

Court silence qui exhale un vague fumet d'inconfort. Je hoche la tête en demeurant le plus neutre possible. Bref, la moitié de mes classes sera composée d'incultes blasés dont les membres féminins s'intéresseront plus à leur cellulaire qu'à mes cours et dont les membres masculins porteront une casquette en tout temps en grognant des mots incompréhensibles.

Eh ben, ça promet. Double-Pénétration toussote, puis :

— Ce qui nous donne une clientèle hétéroclite, disparate et pas toujours facile. Vous comprendrez que le français, en particulier le cours 102 que vous donnerez, n'est pas le plus populaire.

— Le français n'est jamais populaire, peu importe dans quel cégep.

Il renifle et se frotte le nez.

— Vous avez sans doute raison. Mais comme nous sommes en session d'automne et que le cours 102 régulier se donne l'hiver, vos élèves seront des étudiants qui ont coulé ce cours à la dernière session...

— Des doubleurs.

— Voilà. Une clientèle particulièrement difficile. Que voulez-vous, la jeunesse d'aujourd'hui ne s'intéresse plus à la grande culture, le nombre élevé de doubleurs en est la preuve.

— Ça rend le défi plus intéressant.

Je ne baratine pas. Je suis sincère. Même moi, j'ai un côté naïf et idéaliste, c'est comme ça. Double-Pénétration hoche la tête, le cou raide. J'entends presque un grincement de poulie rouillée.

— Content que vous voyiez les choses sous cet angle.

S'il est content en ce moment, ça doit être vraiment sinistre quand il n'est pas en forme. En fait, j'ai vu des infopubs américaines doublées en français plus convaincantes que son petit laïus. Ce que je perçois n'est pas de l'indifférence mais une sorte de vague spleen. Il se lève avec l'enthousiasme du journaliste responsable de la rubrique nécrologique.

— Bien. Je vais vous faire visiter le cégep, du moins l'essentiel. Suivez-moi. Oui, apportez votre mallette, nous ne reviendrons sûrement pas ici. Allons-y.

Même si cela m'humilie prodigieusement, j'articule avec gravité :

— Monsieur Archlax, à propos de mon dossier, de... Enfin, de ce qui s'est produit à Drummondville... Je vous jure que ça n'arrivera plus. Je venais de divorcer, j'étais dans une mauvaise passe et... Bref, ça ne se répétera jamais.

Il me considère presque avec indifférence, hoche la tête, puis :

— C'est parfait.

Il marche vers la porte. Sa réaction me soulage et me déroute en même temps. Si je me foutais à poil devant lui, daignerait-il enfin démontrer une émotion ? Avant de sortir, je lance un dernier regard vers la fenêtre : le corbeau n'a pas bougé, sauf sa tête qui s'est tournée vers moi. Peut-être qu'il était là lors de la fabrication du cégep et que ses pattes sont restées prises dans le ciment de la corniche...

Tandis que nous déambulons, DP m'explique qu'il s'agit du couloir administratif : secrétaires, conseillers pédagogiques, ressources humaines et, évidemment, bureau du directeur général, où justement (il y a des hasards formidables, tout de même) il m'amène de ce pas. Lorsqu'il demande à la secrétaire si Conrad est occupé, celle-ci le gratifie du même genre de *look* que je pourrais lancer à une fille qui, au petit matin dans mon lit, me demanderait si je vais la rappeler plus tard. D'ailleurs, la question n'était sans doute que pour la forme car Archlax se dirige vers la porte sans attendre la réponse. Trois petits coups, un « oui » distrait, puis on entre. La pièce est quelconque, administrativement banale, mais beaucoup plus éclairée que l'antre d'Archlax. Derrière un grand bureau massif, un homme d'environ soixante ans, petit mais corpulent, aux cheveux gris plats et gras, est concentré

sur un cahier dans lequel il colle minutieusement des fleurs découpées.

— Bonjour, Conrad. Je viens te présenter le nouvel enseignant de français...

— Une minute...

Sa petite langue rose pointant entre ses lèvres tel un clitoris en pleine éclosion, il finit de coller sa fausse fleur sur la page, passe deux ou trois fois sa main dessus pour s'assurer qu'elle tient bien, puis soulève fièrement son cahier vers Double-Pénétration.

— T'as vu, Rupert? J'en ai commencé un nouveau! Celui de mes vacances de cet été avec Ingrid!

Au milieu de six ou sept fleurs collées, une photo représente le directeur général avec une femme obèse, tous deux croquant dans une pomme enrobée de sucre d'orge avec l'expression de ceux qui n'arrivent pas à croire à leur bonheur. Le genre de photos qui nous rappelle que l'essentiel tient à bien peu de choses. Bref, cet homme s'adonne au *scrapbooking*.

— Très joli, Conrad. Je voudrais te présenter Julien Sarkozy.

Le sourcil droit du directeur général se fronce, comme s'il se demandait si l'on se moque de lui. Mais un léger signe de dénégation de DP le rassure. Il enlève ses lunettes et me serre énergiquement la main.

— Enchanté, monsieur Sarkozy, enchanté! Conrad Bouthot, directeur général de Malphas. Et vous enseignerez...?

— Le français, que je répons. Trois groupes du cours 102.

— Ah, oui. Le cours 102 qui est...?

— Dissertation littéraire, répond Archlax. Le second cours de français obligatoire.

— Oui, oui, bien sûr... (Bouthot fronce cette fois le sourcil gauche.) Mais si c'est le second cours, pourquoi

on le donne cet automne ? Ça devrait pas être le 101 ou le 103 ?

— On les donne aussi, Conrad, mais le 102, l'automne, c'est pour ceux qui ont doublé.

— Ah, oui, je comprends. (Cette fois, il fronce les deux sourcils.) On a l'équivalent de trois groupes qui ont doublé le cours 102 ?

— Quatre. Elmer en donne aussi un.

— Quatre ! C'est beaucoup de doubleurs !

— Oui... Comme chaque année.

— Ah, bon ? Ah bon...

Bouthot frotte ses mains un moment, jette un rapide regard d'envie vers son *scrapbook* puis sourit à pleines dents.

— Eh bien, monsieur Sarkozy, je vous souhaite la bienvenue parmi nous. Nos élèves sont très gentils et ils sont pas plus bêtes que ceux du reste du Québec, n'est-ce pas, Rupert ?

— En fait, notre cégep connaît l'un des taux de diplomation les plus bas de la province.

— Ah, bon ? Ah bon...

— De toute façon, que je précise, l'intelligence a rien à voir avec les diplômes. Il y a des gens sans instruction qui sont très brillants, et des universitaires qui sont parfaitement cons.

Les deux directeurs hochent la tête avec une certaine perplexité. L'odeur du malaise menace de réapparaître. Pour dissiper ces effluves, je crois bon d'ajouter :

— Regardez nos politiciens.

Archlax a un vague sourire poli. De son côté, le DG glousse comme un gamin, puis poursuit :

— Vous êtes chanceux : le département d'arts et lettres a été rénové, vous allez donc commencer votre séjour chez nous dans une ambiance stimulante et...  
Qu'est-ce qu'il y a, Rupert ?



— C'est le département de sciences humaines qui a été rénové.

— Ah, oui, c'est vrai, on l'a repeint l'hiver dernier.

— On ne l'a pas repeint, on a changé les bureaux.

— Les bureaux, oui.

— L'*automne* dernier.

— Oui...

Bouthot glisse toujours ses mains l'une sur l'autre. Il s'exclame enfin :

— Alors, bonne chance, monsieur Sarkozy. Et surtout, hésitez pas à venir me voir si vous avez des questions, je suis là pour rassurer le personnel de cet établissement. Après tout, je suis comme le père d'une grande famille, n'est-ce pas ?

Il rit. Archlax lui-même ricane. Pour ne pas être en reste, je ris aussi. Voilà, nous rions tous les trois, ah-ah-ah, au secours. Le DG redevient sérieux :

— Mais on a prévu de repeindre le département d'arts et lettres au printemps prochain, non ?

— Non.

Bouthot hoche la tête, concentré sur ses mains qu'il frotte comme s'il espérait qu'elles prennent feu. Puis :

— Bien ! Bonne journée, monsieur Sarkozy ! Vous allez donner votre premier cours aujourd'hui, j'imagine ?

— Les cours ne commencent que lundi, Conrad.

— Ah, bon ? Ah bon...

Il marche vers son bureau, hésite un moment, puis nous considère d'un air presque suppliant :

— J'imagine, Rupert, que tu fais visiter le cégep à notre ami. Est-ce que vous, heu... avez besoin de moi ou...

— Merci, Conrad, je vais me débrouiller sans problème.

Tout heureux, Bouthot s'assoit dans son fauteuil, remet ses lunettes et replonge dans son *scrapbook* comme si nous n'existions plus.

Retour dans le couloir. Tandis que nous marchons, je demande à DP :

— Ça fait longtemps qu'il est directeur général ?

— Depuis la création du cégep, il y a trente ans.

Sur le moment, je crois qu'il me charrie, mais son visage imperturbable me démontre bien que j'ai été fou de croire qu'il pouvait s'adonner à une quelconque forme de sarcasme.

— Et vous, ça fait longtemps que vous êtes directeur pédagogique ?

— Dix-huit ans. Par ici, monsieur Sarkozy.

Eh ben, le renouvellement du personnel ne semble pas une philosophie très prisée dans ce cégep. Je redoute tout à coup ma rencontre avec mes collègues du département, qui risque de ressembler à une réunion d'anciens combattants.

Nous arrivons dans le vaste hall d'entrée. Sur le mur a été dessinée une sorte d'immense fresque représentant des jeunes s'adonnant à toutes sortes d'activités : études, sports, jeux divers... À en juger par le style naïf, il s'agit sans doute de l'œuvre d'un ou de plusieurs élèves. Par contre, les jeunes dessinés ont tous un visage bizarre, avec des yeux immenses et des sourires un peu dingues, ce qui leur donne un air vaguement psychotique. Si le but de cette murale était de rendre le hall d'entrée sympathique et accueillant, c'est totalement raté.

À droite, l'entrée principale est congestionnée d'adolescents qui entrent et sortent. Plusieurs d'entre eux exhibent une mode vestimentaire qui date de quelques années, mais sinon ils n'ont l'air ni pires ni mieux que tous les étudiants que j'ai croisés en quatorze ans de carrière. Une longue ligne d'ados s'allonge devant le guichet du secrétariat pédagogique. DP m'explique que c'est aujourd'hui que les jeunes

viennent chercher leur horaire de cours, le numéro de leur casier, la liste des trucs dont ils ont besoin pour lundi, tout le bataclan du parfait petit cégépien. Mon radar oculaire télescope plusieurs jolies filles, mais je m'efforce de revenir à Archlax qui précise que les deux portes sur le mur d'en face mènent à la salle de spectacle, une des fiertés du cégep. Nous dépassons la file d'attente. À notre gauche, c'est le café étudiant, avec radio étudiante, table de pool et casse-croûte. Comme les cours ne sont pas commencés, aucune musique rock, pop, alterno, indie, dance, électro ou métal ne gicle de la salle. Tout droit, ça mène au gymnase et aux locaux sportifs. À droite, c'est la cafétéria, une vaste salle à aire ouverte dont l'horrible couleur verte a sans doute comme but premier de limiter l'appétit des élèves. Comme il est treize heures trente, à peu près personne ne mange, mais les tables sont tout de même pleines d'ados qui discutent, comparent leurs horaires, chialent déjà sur leurs heures de cours. Quelques-uns m'observent en marmonnant entre eux : tiens, regarde, un nouveau prof. Eh oui, les jeunes, un autre vieux qui va venir vous faire chier avec le français, les livres et la culture. Et pourtant, un certain enfièverement me chatouille l'intestin grêle à leur vue et je me rends compte que, merde ! j'ai hâte de commencer. Parce que malgré la connerie que j'ai commise l'an passé, malgré le fait qu'il m'arrive d'avoir envie d'arroser ces p'tits criss au lance-flammes, j'aime enseigner, j'aime cette job de fous. Clientèle difficile ou pas.

Une drôle d'odeur plane dans l'air. Je l'avais déjà remarquée en arrivant et je n'arrive pas à déterminer ce que c'est. Ce n'est pas très fort, mais c'est assez désagréable, comme si tout le monde s'était mis un parfum de mauvaise qualité. Je tourne la tête vers

Archlax : peut-être est-ce lui qui dégage ce fumet. Immobile, il considère les adolescents avec une certaine lassitude, les mains croisées devant lui. Il ressemble à un prêtre, ce qui n'est pas tout à fait un compliment.

— Vous étiez comme eux, à leur âge, monsieur Sarkozy ?

— Comme quoi, exactement ?

— Comme ça...

Et d'un léger mouvement des doigts, il désigne les adolescents qui s'activent devant lui, qui parlent, qui rient, qui gueulent, qui se *frenchent*, qui s'emmerdent, qui s'excitent. Le désenchantement de sa voix n'est pas teinté de mépris mais d'une émotion difficile à cerner. Je ne comprends pas ce qu'il veut dire par « comme ça » et je le lui dis. Il hausse les épaules, marmonne que ce n'est pas important, puis me propose de monter à l'étage.

On se remet en marche et, juste avant d'entrer dans la cage d'escalier, il s'arrête devant un distributeur de friandises, du genre cacahuètes enrobées de chocolat. Alors DP exécute une pantomime étrange que l'on pourrait intituler « La Danse de la Tentation Tourmentée ». C'est d'autant plus ridicule qu'il essaie d'être discret et n'y arrive pas du tout avec ses piétinements sur place, ses mordillements de lèvres, ses regards qui vont du distributeur au plafond... Enfin, il sort un vingt-cinq sous de sa poche, l'enfonce dans le distributeur et tourne la petite manette comme s'il voulait la casser. Une mini-cascade de *peanuts* dévale au creux de sa main et il envoie le tout dans sa bouche, mâchant longuement, fermant les yeux de plaisir, au point que je me demande un instant s'il existe des arachides à saveur d'ecstasy. Une fois son festin consommé, Archlax prend conscience de ma

présence, regarde autour de lui comme un gosse qui s'assure que personne ne l'a vu se masturber, puis marmonne avec gêne :

— Ça ne m'arrive presque jamais...

Si je suis censé répliquer quelque chose à ça, faudra m'envoyer la réplique par courriel parce que sur le coup je ne trouve absolument rien. D'ailleurs, il n'attend manifestement aucune réaction de ma part car il se remet en marche vers l'escalier en essuyant furtivement sa main contre son pantalon, comme s'il venait de s'enfoncer les doigts dans un endroit peu hygiénique. Il désigne les marches qui descendent au sous-sol en expliquant qu'en bas il n'y a que la fournaise et des salles de rangement, donc rien qui est lié à l'enseignement. Nous commençons à monter et arrivons dans un vaste couloir qui s'allonge.

— Des classes. Celle pour les élèves d'arts et lettres est au fond, mais les cours de français généraux se donnent dans les classes d'en bas.

Deux ouvertures, à gauche et à droite. Il indique le couloir de droite :

— Audiovisuel, imprimerie et bibliothèque au fond. Vous voulez voir ?

En fait, j'ai hâte d'atteindre mon département et de me débarrasser de cette momie. On marche dans le couloir de gauche, traverse une mezzanine qui donne sur le hall d'entrée. Je jette un œil en bas. Étrangement, j'ai l'impression d'être très haut alors que tout à l'heure, d'en bas, la mezzanine ne me semblait pas si élevée. Un puits de lumière au plafond permet de voir le ciel ennuagé. Mes yeux reviennent en bas. Un gardien de sécurité (qui, de loin, semble vraiment avoir une sale gueule) passe entre les jeunes. La file d'étudiants piétine toujours devant le secrétariat pédagogique. Un d'eux, un grand barbu tout maigre aux

cheveux courts, me paraît pas mal plus vieux que la moyenne. Il me voit et me suit des yeux d'un air soupçonneux, jusqu'à ce que nous sortions de la mezzanine. Le couloir tourne à droite et Archlax m'explique que c'est l'aile des départements. Nous passons devant le local des sciences humaines, ceux des mathématiques, de psycho, d'informatique, puis celui des arts et lettres. DP le désigne d'un ample geste, comme s'il inaugurerait une statue officielle.

— Nous y voilà. Votre nouveau labo, si j'ose dire, là où œuvrent les alchimistes de la culture, qui transforment le plomb mental en or intellectuel.

Je me demande à combien de nouveaux profs il a livré cette formule suffisamment lourde pour creuser davantage le gouffre que je vois déjà entre lui et moi, et qui doit sans doute exister entre lui et les autres enseignants. Il entre en premier et je le suis.

Les autres départements d'arts et lettres où j'ai travaillé étaient plus vastes, mais c'est vrai que Malphas est un petit cégep. Les murs sont du même vert défraîchi que la cafétéria. Trois d'entre eux sont à moitié cachés par des classeurs et des bibliothèques. Je compte dans le local huit bureaux groupés deux par deux, face à face. Trois personnes présentes : une femme assise et un homme debout face à elle qui discutent là-bas, et un Black ou un Arabe, je ne sais trop, qui travaille au bureau du fond près des fenêtres. Les deux qui jasant doivent parler de quelque chose de drôle car la fille rit avec emphase. Celle-ci est jeune et son interlocuteur n'a sans doute pas encore cinquante ans. Je pousse un soupir mental de soulagement : les profs changent plus souvent que les membres de l'administration, on dirait. Trois grandes fenêtres s'ouvrent dans le mur du fond. Je constate qu'il fait beau soleil à l'extérieur, alors qu'il y a deux minutes le puits de lumière de la mezzanine montrait un ciel couvert.

Archlax toussote dans son poing fermé :

— Excusez-moi, je voudrais... Zoé? S'il te plaît?... Merci... Je viens vous présenter votre nouveau confrère.

Les deux bavards s'étonnent.

— Martial revient pas cette année? demande la fille.

Ho! La voix! J'ai toujours pensé que les dessins animés avaient acheté les droits vocaux d'une telle tonalité pour utilisation exclusive. Je ne croyais pas qu'une gorge humaine pouvait naturellement émettre ce timbre surréaliste, qu'on aurait pu créer en mélangeant l'ADN d'une souris avec celui de Denise Bombardier. Mais, bon, j'aurais beau vous décrire le phénomène pendant six cents mots, ça ne vous donnerait qu'une très vague idée. Ça ne s'explique pas, ça s'entend.

— Heu... non, répond diplomatiquement DP. Martial est retourné à Montréal, pour, heu... raisons personnelles.

La souris bombardière a une moue déçue, tandis que son interlocuteur, les fesses appuyées contre un bureau, a un sourire entendu en croisant les bras.

— C'est dommage! commente la fille.

Puis, comme si elle réalisait son manque de tact en ma présence, elle lève deux bras en éclatant à nouveau de son rire agricole et me lance :

— Voyons, qu'est-ce que je raconte là, c'est pas ça que je voulais dire! On est super contents de te connaître! Viens nous voir, viens!

Je change ma mallette de main et marche vers eux avec un petit sourire de circonstance. Au fond du local, le Black (ou l'Arabe, criss, c'est vraiment pas clair) lève un œil vers moi, un seul, puis se remet au travail. La fille se lève d'un bond, comme si elle

voulait sauter par-dessus tous les bureaux, et me tend la main.

— Zoé Zazz, enchantée !

J'ai peur de lui casser la main tant elle est filiforme. D'ailleurs, je me demande comment cette fille de vingt-sept ou vingt-huit ans arrive à tenir debout. Elle est si maigre que logiquement le poids de sa tête devrait la faire plier en deux. Elle a beau avoir de splendides longs cheveux bruns, des vêtements griffés, un sourire éclatant et des yeux bleus plutôt jolis, elle évoque trop l'anorexie pour être attirante. Baiser une fille dont on a peur de casser le coccyx à chaque coup de bassin ne m'apparaît pas comme une activité très excitante. Et cette voix ! Dieu du ciel, si elle jouit comme elle parle, j'espère que son amant vient avant elle !

Elle fait alors de grands signes vers Archlax, toujours planté dans l'entrée :

— C'est beau, Rupert, on va s'en occuper, inquiète-toi pas !

— Aline n'est pas ici ? demande-t-il. C'est elle qui devait...

— Elle est en réunion, elle va être ici plus tard ! Allez, ouste, ouste !

Elle lui fait signe de partir en rigolant, comme si elle se trouvait bien drôle. Rupert, pas piqué du tout, me souhaite une bonne journée, me rappelle que je peux venir le voir en tout temps, puis sort. Ça me rassure : quand je demeure trop longtemps en présence des patrons, j'ai inmanquablement peur de faire une crise d'urticaire.

Le gars, toujours appuyé au bureau, décroise un de ses bras et me tend une main. Je dois faire un pas pour l'atteindre et la serrer.

— Rémi Mortafer.



Grand, cheveux poivre et sel courts, coiffés sur le côté. Habillement propre mais quelconque. Une quinzaine de kilos en trop. Malgré tout, il dégage un certain charme. Sa poignée de main est chaleureuse.

— Notre plus ancien du département ! ajoute joyeusement Zazz.

— Vraiment ? que je demande en déposant ma mallette sur le sol. T'es pourtant pas vieux.

— Quarante-sept ans, quand même. Merci de me le rappeler.

— Moi, j'en ai juste vingt-sept ! glisse Zazz, sans aucun rapport.

— C'est moi qui ai le plus d'ancienneté dans le département, mais je ne suis pas le plus vieux, l'honneur est sauf.

— C'est vrai ! le coupe de nouveau sa collègue en hochant la tête avec exubérance, comme si elle témoignait au procès du siècle. Je pense qu'Aline a un an de plus que toi. Peut-être même deux ? Je sais plus trop...

— Et notre confrère silencieux, derrière, a sûrement dans la cinquantaine...

D'un pouce négligent, il indique derrière lui le Blackarabe qui, penché sur ses feuilles, continue à nous ignorer.

— Et tu travailles ici depuis combien de temps ? que je demande.

— Quinze ans.

— C'est quand même pas beaucoup pour un cégep qui existe depuis... 1980, c'est ça ?

— Faut croire que Malphas a de la difficulté à conserver ses enseignants longtemps, et pas juste dans notre département.

Il énonce cela avec un sourire entendu. Qu'il est bien le seul à entendre, d'ailleurs. Zazz, qui croit sans

doute qu'elle cessera d'exister si elle demeure silencieuse plus de vingt secondes, clame :

— Moi, ça fait juste deux ans que j'enseigne ici, pis... Ouf !

Ce « ouf » est si intense que mes cheveux noirs naturellement dépeignés le deviennent un peu plus encore.

— Tu t'es donné comme mission de terrifier notre nouveau confrère, Zoé ? J'espère qu'il a un nom, car l'appeler ainsi toute l'année risque d'être lourd...

Et voilà, on y est. Je me présente donc avec fatalisme. Et aussitôt, Zazz éclate de rire, sans gêne.

— Crime ! T'es vraiment pas chanceux !

Au lieu de me choquer, sa réaction m'amuse. C'est bien la première fois que mon nom produit un résultat si honnête. Je souris donc :

— Ça aurait pu être pire. J'aurais pu m'appeler Harper.

Cette fois, Zazz rit tellement qu'elle se tape sur les cuisses, ce qui est carrément dangereux vu la maigreur de celles-ci. Mortafer, les bras toujours croisés, se contente de la considérer avec un petit rictus blasé, comme s'il était habitué.

— Ou bien : Mussolini ! ajoute ma nouvelle collègue, les larmes aux yeux.

Je ris poliment, mais elle, elle n'en peut carrément plus et elle renchérit :

— Ou encore pire : Hitler !

Et elle hennit tellement qu'elle en vomit presque. Cette fois, mon sourire se fige, déconcerté. Mortafer se lisse un sourcil en poussant un léger soupir. Pleurant de rire, Zazz veut continuer :

— Ou pire enc...

— Tiens, Aline arrive.

Une femme aux longs cheveux noirs plats entre dans le département, galope vers le premier bureau

près des fenêtres et farfouille dans les centaines de papiers éparpillés sur le meuble, en marmonnant des mots incompréhensibles, comme si elle voulait se rappeler quelque chose. Zazz essuie ses yeux puis, quasiment sur le ton de la confidence, me glisse :

— C'est la coordonnatrice du département.

La dénommée Aline trouve enfin ce qu'elle cherche, puis fonce vers la sortie. C'est Mortafer qui l'interpelle :

— Hé, Aline, t'as pas remarqué un changement dans le décor ?

La coordonnatrice freine en laissant presque du caoutchouc brûlé sur le plancher et se tourne vivement vers nous, comme si on crevait sa bulle. Quand elle m'aperçoit, son visage se détend et elle met le cap vers moi en jonglant avec ses feuilles.

— Ah oui, Rupert m'avait prévenue. Monsieur Sarkozy, c'est ça ? Enchan... Attendez, je vais changer de... Voilà, enchantée !

Sa poignée est cordiale, insistante même, et elle me regarde droit dans les yeux. Elle doit avoir cinquante ans et devait être jolie avant, mais quelque chose de plus implacable que l'âge altère ses traits : le stress, ou l'angoisse, ou quelque chose de la même famille. Mais elle sourit, un sourire sincère.

— Aline Poichaux, coordonnatrice du département. Écoutez, je suis vraiment désolée, il faut que j'y aille... J'avais oublié des papiers et... D'ailleurs, où sont-ils ? Ah, je les ai, franchement ! Je suis tellement... Lundi, sans faute, on se reparle, d'accord ? Parce que là, j'ai des choses importantes à faire... Enfin, je veux pas dire que vous êtes pas important, c'est juste que... Lundi, ça vous va ? Vous me pardonnez ? Vous allez vous en sortir ?

Je la rassure, lui dis qu'il n'y a pas de problèmes, ça fait tout de même quatorze ans que j'enseigne. Elle

paraît un peu rassurée (juste un peu), me remercie, puis sort du local. Une tornade me saisit le bras et me guide : c'est Zazz qui insiste pour me faire visiter le département, comme s'il s'agissait du MoMa. Sous l'œil ironique de Mortafer, qui demeure assis sur son bureau, ma nouvelle collègue explicite le rôle de chaque bibliothèque et de chaque classeur. D'ailleurs, je me cogne la jambe sur le tiroir d'un de ces derniers qui s'ouvre au moment où je passe. Zazz le referme en rigolant :

— Fais-toi-z-en pas, les classeurs s'ouvrent tout le temps, il y a quelque chose de brisé dans leur mécanisme. Pis avec les budgets coupés, on est pas près d'en avoir des neufs !

On se dirige vers le mur latéral de droite, dans lequel s'ouvrent deux portes qui communiquent chacune avec un petit local adjacent. On entre dans le premier : deux bureaux avec deux ordinateurs.

— Celui de gauche fonctionne mieux. Celui de droite fonctionne aussi, mais disons qu'il est... En tout cas, moi, il m'énerve, le gauche est mieux. On a Internet, mais à basse vitesse. C'est comme ça partout dans Saint-Trailouin : pas de haute vitesse. C'est la vie ! Mais c'est une ville agréable quand même, tu vas voir !

Et elle rit, pour rien. Elle me rafle à nouveau le bras et nous sortons du local comme si un incendie venait de s'y déclarer. Nous entrons dans le second local, vaste table avec plusieurs chaises, un distributeur d'eau dans le coin, un frigo dans l'autre et une large étagère contre un mur, à environ un mètre soixante-dix du sol. Zoé m'explique qu'ils désignent ce local comme le local-dîneur, qui sert d'endroit pour luncher (d'où le nom, croit-elle utile de préciser) mais aussi pour des rencontres individuelles

avec les étudiants. Si j'ai un lunch, je peux le mettre dans ce frigo. Je remarque qu'il y en a un second, plus petit, juché là-haut, sur l'étagère. Zoé soupire en secouant la tête :

— C'est le frigo privé de notre parano national.

— Qui ?

Du menton, elle désigne le département, et je comprends qu'elle me montre le Blackarabe au fond, qui travaille toujours en silence. Je veux demander des explications supplémentaires mais peine perdue : ses maigres mais vigoureux doigts agrippent mon bras et je décolle à nouveau jusqu'à ce que j'atterrisse devant un bureau vide. Zoé m'explique :

— L'ancien bureau de Martial. J'imagine que c'est maintenant le tien. Je me demandais, ce matin, pourquoi il n'y avait aucun des livres de Martial dessus. Là, je comprends : il est parti !

Elle dit cela comme si son raisonnement relevait de l'exploit. Je commence à avoir une surdose de cette fille :

— Merci, Zoé, mais maintenant, je voudrais m'installer...

— Ah, oui ! J'imagine que ça fait pas longtemps que tu sais que t'enseignes ici ?

— Depuis quatre jours seulement. Il a fallu que je déménage et...

— Pis je gage que t'as pas encore eu le temps de préparer ton plan de cours.

— T'es perspicace, on dirait.

Elle rigole. Si chacun de ses éclats de rire pouvait être transformé en kilowatts, Hydro-Québec devrait se recycler en parc aquatique.

— En tout cas, hésite pas si t'as des questions ! J'ai déjà donné le cours 102, je connais ça !

Comptes-y pas trop, ma chouette. Travailler en équipe avec cette fille doit être assez épuisant. De

toute façon, j'ai l'habitude de bosser en solo. Elle va rejoindre Mortafer et recommence à papoter, reprenant sans doute leur discussion interrompue. Je sors dehors griller une cigarette. En fumant, j'observe le terrain vague qui entoure le cégep et remarque à cent mètres un vieil autobus scolaire, échoué dans ce vaste champ. Accident oublié ou sculpture moderne qui m'échappe ? Je remonte au département, prêt à me mettre au travail. Maintenant, Zazz parle avec Mortafer d'un film qu'elle a vu cet été, une comédie qu'elle a « a-dorée ! » Un peu embêté par cette bruyante discussion, je vais chercher ma mallette et m'installe à mon bureau lorsque Mortafer, remarquant sans doute mon air agacé, propose au bout de quelques secondes à sa collègue d'aller discuter dans le local-dîneur. Ils s'y enferment et le silence est maintenant total, déchiré à l'occasion par le rire impossible de Zazz en sourdine. Je remarque que la vague odeur désagréable persiste toujours. Elle ne provenait donc pas d'Archlax. Il y a sans doute quelque part dans le cégep des travaux qui nécessitent des produits chimiques malodorants...

Je vais dans le classeur général du département et consulte les plans de cours des autres profs qui ont donné le 102. Ça ressemble pas mal à ce qu'on faisait dans les deux autres cégeps où j'ai enseigné. Sauf qu'ici le siècle étudié est le dix-neuvième, ce qui me convient parfaitement, c'est sans doute mon époque littéraire préférée. Je travaille pendant une quinzaine de minutes lorsqu'un bruit de glissement métallique se fait entendre. Je lève la tête et remarque qu'un tiroir de classeur s'est ouvert. En me levant pour aller le refermer, je me souviens qu'il y a un autre prof avec moi dans la salle, cet homme aux origines équivoques, celui que Zoé a appelé « notre parano national ». Il est toujours penché sur ses feuilles, très concentré. Je

me demande si je devrais aller me présenter. L'étiquette et les bonnes manières n'ont jamais été mon fort, et franchement, j'en ai rien à crisser s'il ne veut pas me parler, mais en cette première journée je pourrais montrer un peu de bonne volonté, non ? Je m'approche et tends la main vers lui en me présentant. Il lève les yeux et me toise avec suspicion. Même d'aussi près, je n'arrive pas à me décider sur son ethnie. Son teint, ses yeux et sa bouche me font clairement pencher pour la branche arabe, mais ses cheveux crépus et son nez camus évoquent plutôt les Noirs du Sénégal ou d'Haïti. Et ce n'est pas son costume trois pièces très classique qui va me fournir quelque indice que ce soit. Il me prend la main assez mollement et articule :

— Mahanaha Hamahana.

Pendant une seconde, je suis convaincu qu'il me parle dans sa langue mais lorsqu'il répète, je comprends qu'il s'agit de son nom. Merde, comment je vais retenir ça, moi ? Peut-être a-t-il un surnom, genre Jack, ou Bill. En tout cas, son nom me situe au moins sur ses racines.

— C'est arabe, c'est ça ?

— Pou'quoua vous meu deumandez ça ?

L'accent haïtien est prononcé jusqu'à la caricature. Ostie, me revoilà à la case départ.

— Juste par curiosité. Vous venez d'où ?

— Deu chez moua, une peultite maison à dix minutes d'ici. Ça 'épond à vot'e question ?

— Non, je voulais dire...

Mais son regard incendiaire me fait comprendre qu'insister serait une aussi bonne idée que de chier sur son bureau.

— Je vais vous laisser travailler, je pense.

Il retourne aussitôt à ses papiers et je m'éloigne en haussant les épaules. En voilà un qu'Immigration

Canada n'engagera pas pour sa prochaine pub sur l'entregent des nouveaux arrivants.

Je travaille durant une heure, puis décide de continuer chez moi. Je songe un instant à saluer la minorité visible mais inclassable du département, puis renonce. Je vais ouvrir la porte du local-dîneur où Zazz et Mortafer discutent toujours.

— Je veux commander les trois romans de mon cours. Vous pouvez me dire où est la COOP du cégep ?

J'ai droit à deux explications : celle de Zazz, longue et parsemée d'apartés, puis celle de Mortafer, minimaliste et claire. Je remercie et leur souhaite bon week-end. Au moment de franchir le seuil de la porte du département, une femme arrive en sens inverse et nous nous immobilisons, face à face.

— Oups, désolé, que je dis.

Mais je ne m'écarte pas. Comment peut-on vouloir s'éloigner d'une telle femme ?

— Je m'appelle Julien. Le nouveau prof.

— Ah, oui, j'avais entendu dire que Martial partait. Enchantée. Rachel.

Elle ne me donne pas la main mais sourit. Je ne me souviens pas de la dernière fois où un simple sourire féminin m'a rendu semi-dur, mais c'est ce qui se produit en ce moment. Elle doit avoir quarante ans et ne tente pas de le cacher, mais aucune midinette de vingt ans ne peut dégager une telle aura. Ses cheveux mi-longs d'un roux flamboyant sont de ceux dans lesquels on voudrait se brûler la face. Elle n'est pas particulièrement mince, mais son tailleur ajusté souligne d'affolantes courbes dessinées pour le plaisir de toutes les mains du monde. Ses yeux noirs sont entourés de quelques rides, mais ils sont surtout emplis de cette assurance propre aux regards qui ont tout vu et qui promettent de nous en faire voir plus



encore. Bref, elle respire le sexe mais avec classe. Contraste des plus stimulants.

— Enchanté, Rachel. Vraiment.

— Vous partiez, on dirait.

— Entre collègues, on peut bien se tutoyer.

— Ho, mais vous êtes bien prompt, Julien. Un peu de retenue, mon cher.

Elle sourit de nouveau, un sourire malicieux et mystérieux qui, filmé en gros plan, assurerait le succès de tout film porno. Et cette voix ! Éduquée, élégante, mais avec un petit *feedback* rauque à peine perceptible, une voix à double personnalité : le jour, nous entendons la voix de Jekyll, mais nous imaginons toutes les obscénités proférées la nuit par celle de Hyde...

— Je vous jure qu'en ce moment je fais preuve de beaucoup de retenue...

J'y vais un peu fort pour une première rencontre, j'avoue, mais je n'y peux rien, je n'ai jamais pu cacher mon jeu à une femme qui me plaît, même s'il s'agit d'une nouvelle collègue. Elle sourit toujours, ni of-fusquée ni flattée par mon allusion. Elle est sans doute habituée.

— Vous permettez ? demande-t-elle.

— Mais bien sûr.

Je m'écarte enfin. Elle passe, m'effleure (ce qui complète tout à fait mon érection déjà enclenchée) et marche vers la petite salle d'ordinateurs. Si vous connaissez la télésérie *Madmen*, vous pouvez vous faire une idée : prenez le personnage de Joan, imaginez-la plus vieille d'une dizaine d'années, et c'est Rachel. Je lance :

— Je m'en vais à la COOP. Vous pourriez peut-être venir avec moi pour me montrer le chemin ?

Elle ouvre la porte de la petite salle et se tourne vers moi, au ralenti, comme dans un film de Wong Kar-wai. Ou de Xavier Dolan, c'est selon.

— J'ai encore tellement de travail... Mais je suis sûre que vous allez vous en sortir.

Et de nouveau elle a ce sourire qui se moque et qui, pourtant, encourage en même temps. Un sourire qui, sur une fille de vingt ans, pourrait avoir l'air agace. Mais pas sur les lèvres de cette femme. Elle n'agace pas : elle règne.

— À lundi, Julien.

Elle entre et referme derrière elle. Je souris à mon tour et sors du département. Ce soir, je vais me masturber en fantasmant sur cette bombe. Pas l'ombre d'un doute là-dessus.

Je trouve la COOP, qui est tellement en désordre que je me demande comment on peut y trouver quoi que ce soit. Il y a deux comptoirs. Un pour les élèves, l'autre pour les profs. Je vais à celui des profs et commande cent quarante exemplaires des trois romans choisis pour mon cours. Pendant que la fille écrit la commande, j'observe la file d'élèves devant le second comptoir. Derrière celui-ci s'affaire un jeune laideron de dix-sept ou dix-huit ans, sans doute un étudiant qui fait ce boulot à temps partiel. Chaque étudiant décline son nom, le jeune employé consulte une liste puis donne un cadenas à cadran et un agenda. Je remarque que tout cela est gratuit. Ça ressemble à un travail à la chaîne, mais un cadenas de casier et un agenda gratuits pour chaque élève, c'est sympathique. À Montréal et Drummondville, il fallait payer pour cela. En fait, au rythme où vont les choses dans le monde de l'enseignement, j'ai l'impression que les profs vont bientôt payer pour leurs craies en classe.

Une fois ma commande passée, je sors de la COOP et quitte le cégep pour aller travailler chez moi.



Le lendemain, samedi, je passe la journée à travailler. Le soir, pour me relaxer, je me roule un joint. Ma réserve baisse, va falloir que je trouve un dealer dans le coin. Risqué, ça, pour un prof dans une si petite ville. On verra bien.

Évidemment, comme chaque fois que je fume, j'ai envie de sortir, mais je me retiens : je ne suis pas pressé d'être identifié dans les bars de ce patelin comme « le nouveau ». Je reste donc dans mon appartement à écouter de la musique en terminant mon joint.

Dimanche, je m'occupe de mon modeste appart, le décore un peu, vide une ou deux boîtes. Je tombe sur mes exemplaires de *Bitume mentale* et *La Vérité qui ment*. Je les considère avec une certaine amertume. Sur les couvertures, mon nom est écrit en plus gros caractères que les titres, choix sans doute peu avisé de mon éditeur. En tout cas, cette prétention a donné des munitions supplémentaires aux critiques. Comme si elles en avaient besoin... Surtout Guillaume Bilodeau, ce fumier frustré qui doit éjaculer chaque fois qu'il traîne un écrivain dans la boue. Celui-là, si je le rencontre un jour, je lui botte le cul tellement fort que la merde va lui gicler par les oreilles. Mais ce serait fort improbable que nous nous croisions : je ne me tiens ni dans les cocktails mondains ni dans les saunas gais.

Après hésitation, je range mes deux livres avec les autres, dans ma grande bibliothèque. On ne sait jamais : si des gens viennent chez moi, ils vont peut-être les voir...

Je lis toute la soirée et je passe à travers la moitié des *Cerfs-volants* de Gary. Encore une fois, son talent m'éblouit tellement que j'en ai les larmes aux yeux.

Je m'arrête à contrecœur vers onze heures. Je ne suis pas un couche-tôt, mais comme c'est ma première journée demain et que mon cours est à huit heures, je m'oblige à plonger dans mon lit. Comme promis, petite branlette en fantasmant sur Rachel, puis, après m'être tourné, retourné et contorsionné pendant un couple d'heures, je m'endors enfin.

Je me trouve dans le département d'arts et lettres. Il est désert à l'exception de Rachel, en sous-vêtements. Je sais bien que je rêve, donc aussi bien en profiter. Je m'avance vers elle en déboutonnant ma braguette. Affichant son sourire vicieux, elle se dirige vers la porte en roulant avec art son cul rebondi, puis disparaît dans le couloir. Pas question que je la laisse filer, surtout pas en rêve. Je me précipite donc dans le couloir obscur. Pas de Rachel. À la place se tient sur le sol un corbeau qui me fixe de ses deux billes noires. Je ne sais pas pourquoi, mais je jurerais qu'il s'agit du même que celui perché à la fenêtre d'Archlax cet après-midi. Vexé, je remonte mon pantalon à moitié descendu et fais de grands signes avec mes mains pour effrayer le volatile.

— Décrisse ! Je veux Rachel ! C'est mon rêve, c'est moi qui commande !

— Parce que tu crois que tu commandes quoi que ce soit ?

C'est le corbeau qui a parlé, d'une voix très rauque, très film d'horreur de série Z. Décidément, ce rêve devient de plus en plus stupide. Je soupire.

— Tant pis, aussi bien me réveiller...

— Tu imagines qu'enseigner ici va être la même chose que dans les autres cégeps, n'est-ce pas ?

— J'ai dit que je veux me réveiller.

— Même si tu te réveilles, le cauchemar continuera.

— Quel cauchemar ?

Un bruit se fait entendre au loin. À l'autre bout du couloir, une lumière rouge perce l'obscurité, une lueur infernale qui provient du tournant à gauche. Une rumeur malsaine plane entre les murs, des cris, des pleurs, des rires, des grognements, comme si la fin du monde approchait. Et sur les murs éclaboussés de lumière, des ombres grotesques, impossibles, se mettent à danser et grandissent. Le corbeau me regarde toujours et je jurerais que son bec esquisse un sourire. Sa voix rauque réussit à couvrir la rumeur apocalyptique qui devient assourdissante.

— Bienvenue à Malphas, Sarko.





## **PATRICK SENÉCAL...**

... est né à Drummondville en 1967. Bachelier en études françaises de l'Université de Montréal, il a enseigné pendant plusieurs années la littérature et le cinéma au cégep de Drummondville. Passionné par toutes les formes artistiques mettant en œuvre le suspense, le fantastique et la terreur, il publie en 1994 un premier roman d'horreur, *5150, rue des Ormes*, où tension et émotions fortes sont à l'honneur. Son troisième roman, *Sur le seuil*, un suspense fantastique publié en 1998, a été acclamé de façon unanime par la critique. Après *Aliss* (2000), une relecture extrêmement originale et grinçante du chef-d'œuvre de Lewis Carroll, *Les Sept Jours du talion* (2002), *Oniria* (2004), *Le Vide* (2007) et *Hell.com* (2009) ont conquis le grand public dès leur sortie des presses. *Sur le seuil* et *5150, rue des Ormes* ont été portés au grand écran par Éric Tessier (2003 et 2009), et c'est Podz qui a réalisé *Les Sept Jours du talion* (2010). Trois autres romans sont présentement en développement tant au Québec qu'à l'étranger.

**MALPHAS 1. LE CAS DES CASIERS CARNASSIERS**  
est le seizième volume de la collection «GF»  
et le cent soixante-seizième titre publié  
par Les Éditions Alire inc.

Cette version numérique  
a été achevée en octobre 2011  
pour le compte des éditions









# MALPHAS

## 1. LE CAS DES CASIERS CARNASSIERS

*Passionné par toutes les formes artistiques mettant en œuvre le suspense, le fantastique et la terreur, Patrick Senécal a publié, depuis 1994, huit romans dans lesquels tension et émotions fortes sont toujours à l'honneur.*

*Qu'il s'agisse de thrillers fantastiques (Sur le seuil, Aliss, Oniria) ou de thrillers policiers (5150, rue des Ormes, Le Passager, Les Sept jours du talion, Le Vide), Senécal excelle dans l'art d'explorer le côté sombre de l'humain.*

*Sur le seuil et 5150, rue des Ormes ont été portés au grand écran par Éric Tessier (2003 et 2009), et c'est Podz qui a réalisé Les Sept Jours du talion (2010). Trois autres romans sont présentement en développement tant au Québec qu'à l'étranger.*

Je m'appelle Julien Sarkozy. Oui, oui, je me prénomme bien Julien ! Professeur de littérature, j'étais fin prêt il y a quelques jours pour ma première session au cégep de Malphas. Le directeur pédagogique, Rupert Archlax, m'avait annoncé que j'aurais trois groupes dans le cours 102. Comme c'est celui qui se donne pendant la session d'hiver et que nous étions en août, j'avais tout de suite compris que mes élèves seraient ceux qui avaient coulé le cours à la dernière session.

Pour un professeur qui a quatorze années d'ancienneté – les trois premières à Montréal, les autres à Drummondville –, ce n'est pas la situation rêvée. Mais je ne me suis pas plaint : après ce qui est arrivé l'an dernier, je... Enfin, disons que j'étais simplement heureux de pouvoir continuer à enseigner et que le cégep de Malphas, qui est si reculé que même Internet haute vitesse n'est pas encore rendu ici, représentait ma dernière chance !

Et puis, comme je venais de vivre un divorce pénible, je croyais que l'éloignement et le calme allaient m'être bénéfiques. Mais j'ai vite déchanté en ce qui concerne le calme, car Malphas n'est vraiment pas un cégep comme les autres. Tellement que j'en suis à me demander combien il me restera d'étudiants en vie à la fin de la session...



19,00 € TTC

24,95 \$